

*Hommage à Frédéric Jacques Temple
Maison de la Poésie Jean Joubert
Février 2021*



Frédéric Jacques Temple , *la nuit dans le silence*,
dessin de Jean-Pierre Védrines, 2017.

Un homme de silence

Je l'avais entendu marcher plusieurs fois dans le ciel. Il attrapait les étoiles en riant dans sa barbe. Il écrivait des poèmes. Il buvait du vin. Mais je l'avais aussi entendu fouler la terre, cette terre où, disait-il, il était *couronné de bonheur*.

L'homme était debout en lui. L'existence entre ses mains paraissait simple et belle. Que ce soit le frémissement des peupliers ou l'ocre du ciel, tout portait la trace de son cœur. Frédéric Jacques Temple était un homme de silence qui cheminait à la crête du vent, un coureur de routes, un arbre voyageur.

J'étais ébloui par ses chants de la nuit aux hautes cathédrales, par son cœur d'explorateur en fête, par sa marche, lente et pesante comme un fruit mûri patiemment au soleil d'août. Frère du soir dans les champs de neige de la vie, il

apostrophait les nuages, passeur éveillé, ours de printemps en quête de miel. La poésie qu'il écrivait était vive et transparente. Elle coulait à flot continu, mais elle avait son rythme propre.

Dans la vieille malle que j'emportais dans mes voyages où je mettais mes fusains maladroits, mes poèmes épars, je dénichai ses lettres d'un temps lointain.

Je lus l'une d'entre elles, on était en février 1968 : « Pardonnez-moi pour avoir mis tant de silence entre nous depuis votre envoi, m'écrivait-il. Je vous remercie d'avoir bien voulu me faire lire ces poèmes où j'ai trouvé ça et là quelques beaux accents et de belles images. Je vous avoue n'être pas toujours convaincu par certaines dispositions typographiques, mais cela ne m'arrête pas longtemps, rassurez-vous. Peut-être une prosodie plus ample vous conviendrait-elle mieux ? Avez-vous essayé ? Bien entendu cela est affaire de respiration personnelle. L'essentiel est que vous êtes poète. » Quelques jours après, je lui avais envoyé ma « Lettre à Giono » et il me répondait : « Je viens de recevoir votre mot accompagné de votre réponse à Giono. Je suis persuadé qu'il sera intéressé à la lire, aussi je la lui adresse aujourd'hui même. »

J'avais l'impression que nous étions proches l'un de l'autre, recroquevillés dans nos racines, cavaliers d'une lumière haute. Et moi j'étais plein du rire de la mer, les yeux écarquillés, le visage mouvant. Il me disait encore : « En poursuivant l'exploration de mes archives, je tombe sur ces coupures de presse, préhistoriques de votre *Souffles*. Peut-être pour vos propres archives ? » Nous avions eu, lui et

moi, en des temps différents, des amours contrariés avec cette *petite* revue. Un soir où nous revenions d'une soirée littéraire, il me montra du doigt le 4 de la place Bouschet de Bernard : « C'est là que se trouvait le siège de la revue », me dit-il.

J'appris que *Souffles* en 1949 comptait des lecteurs célèbres tel Jean Paulhan, que le numéro 3 qui allait paraître comportait des inédits de Jean Giono, Malcom de Chazal, Henry Miller et d'autres à venir comme Antonio Machado. Frédéric Jacques Temple en était alors le rédacteur en chef. Citant les poètes Mohammed Dib, FJ Temple, Emile Dermenghem, Jean Pamier dans le numéro d'*Afrique* de juillet 1949 écrivait par ailleurs à propos de la revue : « Il y a toujours eu à Montpellier parmi tous les vents de la poésie une rose de souffles. »

Pour me parler de la « Région nouvelle » qui se mettait en place, Frédéric Jacques Temple m'adressa un de ses « Croquis d'hiver » ciselé et tranchant comme le gel :

Sous la hauteur figée
d'un ciel de verre
les dures pierres sonnent
dans l'herbe noire

Il était attentif au moindre détail : « Savez-vous que le poète chilien Luis Mizón est devenu *Pescalune* ? » ou encore à propos de Maurice Chauvet : « Ce n'est pas à la librairie Sauramps que Maurice Chauvet signait ses livres, mais à la librairie La Planète. »

Puis les mois et les années passèrent.

Comme il me l'avait indiqué dans sa lettre du 5 août 2009 Claude Leroy devint l'un des meilleurs spécialistes de son œuvre (lire notamment *La Chasse infinie et autres poèmes* avec *Faire voyage de tout* de Claude Leroy, Gallimard, 2019). L'inventeur du *srevne*, ce poète que les Indiens du Nouveau-Mexique nommaient « Celui qui vient avec le soleil »¹ était encore en aventure.

Il fut surpris certainement, au bon sens du terme, du livre² que j'écrivis à propos de la vie cachée de Giono avec Blanche Meyer car il donna une note à la revue Phoenix où il disait « que ce petit livre, d'une belle écriture, était tout simplement bouleversant. » Il en avait saisi l'harmonie pour ne pas dire la quête : « Jean-Pierre Védrières a voulu, pas à pas, par petites touches, avec pudeur et délicatesse, suivre le fil de cette aventure secrète et sans issue. Rien de directement biographique dans cet ensemble de textes très courts d'une grande force poétique. Mais belle et douloureuse histoire d'amour réinventée, ou mieux, rêvée. Le livre refermé, un long silence est nécessaire pour apaiser l'émotion. »

Puis recevant le numéro 17 de *la main millénaire* où nous rendions hommage au poète André Vinas, il évoqua les liens qui l'unissaient au disparu : « Votre éditorial m'a porté un coup. J'ignorais que Vinas était parti. Je ne l'avais plus revu depuis longtemps, mais je gardais de lui de nombreux souvenirs. Je le revois lors des « Rencontres de poésie de Rodez », puis à Perpignan où il m'avait reçu pour une lecture à la Bibliothèque municipale,

¹ . Claude Leroy.

² . Blanche et Jean, Jean-Pierre Védrières, le bruit des autres, 2010.

et chez lui au mas Catherine, et lors de notre commun reportage à Belle Isle, chez Pugnaud, pour la belle revue « Connaissance des Pays d'Oc » et en bien d'autres occasions (à Mauguio, pour parler de *l'Étang de l'or* de mon cher Gaston Baissette). *Fugit irreparabile tempus*. Je suis triste. »

Dans sa lettre du 13 août 2019, il m'annonçait l'envoi de poèmes de Luis Mizón, réfugié en France depuis le coup d'état de Pinochet. Il en ferait, pour la revue, la présentation. Et il ajoutait : « J'espère que, comme moi, tu résistes à une chaleur inhabituelle, même pour un mois d'août. Et toujours pas de pluie, seulement des coups de tonnerre et des éclairs secs comme des coups de trique. Cela devient inquiétant. Dans le cercle polaire, les chasseurs craignent de passer à travers la glace avec leurs équipages. »

« Les poèmes de Frédéric Jacques Temple, écrit Buno Doucey, n'en finissent pas de sillonner le monde³. » Ses livres nous disent dès lors la beauté des choses et nous renvoient à nos propres émois.

« seul j'ai vieilli
mais demeure l'enfant
comme la mer soupire
sur le sable du temps⁴ »

Oui, lisons et relisons ses livres. Ils sont ouverts au soleil et aux vents pour de longs voyages qui nous conduiront vers « les herbes naissantes/ où l'ancienne mémoire nous attend⁵ ».

Jean-Pierre Védrines

³. Le choix de l'éditeur, *Par le sextant du soleil*, mai 2020.

⁴. *Le sable du temps, La Chasse infinie et autres poèmes*, Gallimard, 2019.

⁵. *Transhumance*, cité par Claude Leroy in *Faire voyage de tout*.